

Pierre Corneille: *Le Cid*

ACTE I, SCÈNE III - LE COMTE, DON DIÈGUE

LE COMTE

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi  
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi,  
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille  
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez  
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :  
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;  
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans  
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite ;  
La faveur l'a pu faire autant que le mérite,  
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,  
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.  
À l'honneur qu'il m'a fait ajoutez en un autre ;  
Joignons d'un sacré noeud ma maison à la vôtre :  
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;  
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :  
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

À des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;  
Et le nouvel éclat de votre dignité  
Lui doit enfler le coeur d'une autre vanité.  
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;  
Montrez-lui comme il faut régir une province,  
Faire trembler partout les peuples sous la loi,  
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi ;  
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :  
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,  
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,

Passes les jours entiers et les nuits à cheval,  
Reposé tout armé, forcer une muraille,  
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.  
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,  
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

#### DON DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,  
Il lira seulement l'histoire de ma vie.  
Là, dans un long tissu de belles actions,  
Il verra comme il faut dompter des nations,  
Attaquer une place, ordonner une armée,  
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

#### LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,  
Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.  
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :  
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,  
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :  
Le prince à mes côtés ferait dans les combats  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;  
Et pour répondre en hâte à son grand caractère  
Il verrait ...

#### DON DIÈGUE

Je le sais, vous servez bien le roi,  
Je vous ai vu combattre et commander sous moi :  
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,  
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;  
Enfin, pour épargner les discours superflus,  
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.  
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence  
Un monarque entre nous met quelque différence.

#### LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre age.

DON DIÈGUE

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas ! Moi ?

DON DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,  
Téméraire viellard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

DON DIÈGUE

Achève, et prends ma vie après un tel affront,  
Le premier dont ma race ait vu rougir le front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÈGUE

Ô Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE

Ton épée est à moi, mais tu serais trop vain,  
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.  
Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,  
Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;  
D'un insolent discours ce juste châtiment  
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE IV - DON DIÈGUE

DON DIÈGUE

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !  
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?  
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers  
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?  
Mon bras qu'avec respect tout l'Espagne admire,  
Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,  
Tant de fois affermi le trône de son roi,  
Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?  
Ô cruel souvenir de ma gloire passée !  
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée !  
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !  
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !  
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,  
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?  
Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;  
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;  
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne  
Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.  
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,

Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,  
Fer, jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,  
M'as servi de parade, et non pas de défense,  
Va, quitte désormais le derniers des humains,  
Passe, pour me venger, en de meilleurs mains.

#### SCÈNE V - DON DIÈGUE, DON RODRIGUE

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du coeur ?

DON RODRIGUE

Tout autre que mon père  
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère !  
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !  
Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;  
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.  
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;  
Viens me venger.

DON RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel,  
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :  
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;  
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;  
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,  
Je le remets au tien pour venger et punir.  
Va contre un arrogant éprouver ton courage :  
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;  
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,  
Je te donne à combattre un homme à redouter ;  
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,  
Porter partout l'effroi dans une armée entière.  
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;  
Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,  
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,

C'est ...

DON RODRIGUE  
De grâce, achevez.

DON DIÈGUE  
Le père de Chimène.

DON RODRIGUE  
Le ...

DON DIÈGUE  
Ne réplique point, je connais ton amour,  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :  
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;  
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

#### SCÈNE VI - DON RODRIGUE

DON RODRIGUE  
Percé jusques au fond du coeur  
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,  
Misérable vengeur d'une juste querelle,  
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,  
Je demeure immobile, et mon âme abattue  
Cède au coup qui me tue.  
Si près de voir mon feu récompensé,  
Ô Dieu, l'étrange peine !  
En cet affront mon père est l'offensé,  
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !  
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :  
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.  
L'un m'anime le coeur, l'autre retient mon bras.  
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,  
Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.  
Ô Dieu, l'étrange peine !  
Paut-il laisser un affront impuni ?  
Faut-il punir le père de Chimène ?  
Père, maîtresse, honneur, amour,  
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,  
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.  
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.  
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,  
Mais ensemble amoureuse,  
Digne ennemi de mon plus grand bonheur,  
Fer qui cause ma peine,  
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?  
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.  
Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;  
J'attire en me vengeant sa haine et sa colère ;  
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.  
À mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,  
Et l'autre indigne d'elle.  
Mon mal augmente à le vouloir guérir ;  
Tout redouble ma peine.  
Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir,  
Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !  
Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !  
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire  
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !  
Respecter un amour dont mon âme égarée  
Voit la perte assurée !  
N'écoutons plus ce penser suborneur,  
Qui ne sert qu'à ma peine.  
Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,  
Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.  
Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :  
Que je meure au combat, ou meure de tristesse,  
Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.  
Je m'accuse déjà de trop de négligence ;  
Courons à la vengeance ;  
Et tout honteux d'avoir tant balancé,  
Ne soyons plus en peine,  
Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,  
Si l'offenseur est le père de Chimène.

## ACTE II

-----

### SCÈNE PREMIÈRE - DON ARIAS, LE COMTE

#### LE COMTE

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud  
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut ;  
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

#### DON ARIAS

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :  
Il y prend grande part, et son coeur irrité  
Agira contre vous de pleine autorité.  
Aussi vous n'avez point de valable défense.  
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,  
Demandent des devoirs et des submissions  
Qui passent le commun des satisfactions.

#### LE COMTE

Le roi peut, à son gré, disposer de ma vie.

#### DON ARIAS

De trop d'emportement votre faute est suivie.  
Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux.  
Il a dit : « Je le veux » ; désobéirez-vous ?

#### LE COMTE

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,  
Désobéir un peu n'est un si grand crime ;  
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents  
Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

#### DON ARIAS

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,  
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.  
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir  
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.



Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.  
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,  
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

DON ARIAS

Quoi ! Vous craignez si peu le pouvoir souverain ...

LE COMTE

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.  
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,  
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS

Souffrez que la raison remette vos esprits.  
Prenez un bon conseil.

LE COMTE

Le conseil en est pris.

DON ARIAS

Qui lui dirai-je enfin ? Je lui dois rendre compte.

LE COMTE

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS

Mais songez que les rois veulent être absolus.

LE COMTE

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre ;

Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre.

LE COMTE

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS

Mais non sans effet.

LE COMTE

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces.

J'ai le coeur au-dessus des plus fières disgrâces ;

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCÈNE II - LE COMTE, DON RODRIGUE

DON RODRIGUE

À moi, comte, deux mots.

LE COMTE

Parle.

DON RODRIGUE

Ôte-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE  
Oui.

DON RODRIGUE  
Parlons bas ; écoute.  
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,  
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE  
Peut-être.

DON RODRIGUE  
Cette ardeur que dans les yeux je porte,  
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?

LE COMTE  
Que m'importe ?

DON RODRIGUE  
À quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE  
Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE  
Parle sans t'émouvoir.  
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées  
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE  
Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,  
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main !

DON RODRIGUE  
Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,  
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE  
Sais-tu bien qui je suis ?

DON RODRIGUE

Oui ; tout autre que moi  
Au seul bruit de ton nom pourrait teembler d'effroi.  
Les palmes dont je vois ta tête si couverte  
Semblent porter écrit le destin de ma perte.  
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur,  
Mais j'aurai trop de force, ayant trop de coeur.  
À qui venge son père il n'est rien d'impossible.  
Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand coeur qui paraît aux discours que tu tiens  
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;  
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,  
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.  
Je sais ta passion, et suis ravi de voir  
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;  
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;  
Que ta haute vertu répond à mon estime ;  
Et que, voulant pour gendre un cavalier parfait,  
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.  
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;  
J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.  
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;  
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;  
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :  
À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.  
On te croirait toujours abattu sans effort ;  
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :  
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

DON RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens, fais ton devoir, et le fils dégénère

Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III - L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR

L'INFANTE

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur,  
Fais agir ta constance en ce coup de malheur,  
Tu reverras le calme après ce faible orage,  
Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage,  
Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

CHIMÈNE

Mon coeur outré d'ennuis n'ose rien espérer.  
Un orage si prompt qui trouble une bonace  
D'un naufrage certain pour porte la menace ;  
Je n'en saurais douter, je périrai dans le port.  
J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord ;  
Et je vous en contais la charmante nouvelle  
Au malheureux moment qui naissait cette querelle,  
Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,  
D'une si douce attente a ruiné l'effet.  
Maudite ambition, détestable manie,  
Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !  
Honneur impitoyable à mes plus chers désirs,  
Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

L'INFANTE

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :  
Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.  
Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,  
Puisque déjà le roi les veut accommoder ;  
Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible,  
Pour en tarir la source y fera l'impossible

CHIMÈNE

Les accommodements ne font rien en ce point :  
De si mortels affronts ne se réparent point.

En vain on fait agir la force ou la prudence ;  
Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.  
La haine que les coeurs conservent au-dedans  
Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE

Le saint noeud qui joindra don Rodrigue et Chimène  
Des pères ennemis dissipera la haine ;  
Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort  
Par un heureux hymen étouffer ce discord.

CHIMÈNE

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère ;  
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.  
Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;  
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE

Que crains-tu ? d'un vieillard l'impuissante faiblesse ?

CHIMÈNE

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :  
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire ;  
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !  
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?  
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage !  
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,  
Mon esprit ne peut qu'être honteux ou confus  
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE

Chimène a l'âme haute, et quoique intéressée,  
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;  
Mais si jusques au jour de l'accomodement  
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,  
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,  
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage ?

CHIMÈNE

Ah ! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

SCÈNE IV - L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE

L'INFANTE

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE

Le comte de Gormas et lui ...

CHIMÈNE

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE

Parlez.

LE PAGE

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE

Seuls ?

LE PAGE

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.  
Madame, pardonnez à cette promptitude.

[...]

SCÈNE VIII - DON FERNAND, DON DIÈGUE, CHIMÈNE, DON SANCHE,  
DON ARIAS, DON ALONSE

CHIMÈNE  
Sire, sire, justice !

DON DIÈGUE  
Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE  
Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE  
J'embrasse vos genoux

CHIMÈNE  
Je demande justice.

DON DIÈGUE  
Entendez ma défense.

CHIMÈNE  
D'un jeune audacieux punissez l'insolence ;  
Il a de votre sceptre abattu le soutien,  
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE  
Il a vengé le sien.

CHIMÈNE  
Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE  
Pour la juste vengeance il n'est point de supplice.



DON FERNAND

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.  
Chimène, je prends part à votre déplaisir ;  
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.  
Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang  
Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;  
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,  
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,  
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux  
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,  
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,  
Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre.  
J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur,  
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,  
Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;  
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui  
Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.  
Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie ;  
Son flanc était ouvert ; et pour mieux m'émouvoir,  
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;  
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite  
Me parlait par la plaie, et hâtait ma poursuite ;  
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,  
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.  
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance  
Règne devant vos yeux une telle licence ;  
Que les plus valeureux, avec impunité,  
Soient exposés aux coups de la témérité ;  
Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,  
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.  
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir  
Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.  
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,  
Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.  
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang ;  
Vengez-la part une autre, et le sang par le sang.  
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,  
Mais à votre grandeur, mais à votre personne ;

Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État  
Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE

Qu'on est digne d'envie  
Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,  
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,  
Au bout de leur carrière, un destin malheureux !  
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,  
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,  
Je me vois aujourd'hui pour avoir trop vécu,  
Recevoir un affront et demeurer vaincu.  
Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,  
Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,  
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,  
Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux,  
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage  
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.  
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,  
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,  
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,  
Descendaient au tombeau tous chargés d'infamie,  
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,  
Digne de son pays, et digne de son roi.  
Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;  
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.  
Si montrer du courage et du ressentiment,  
Si venger un soufflet mérite un châtiment,  
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :  
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.  
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,  
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.  
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,  
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.  
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,  
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.  
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :  
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;  
Et, loin de murmurer d'un rigoureux décret,  
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND

L'affaire est d'importance, et , bien considérée,  
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.  
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.  
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

CHIMÈNE

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

DON FERNAND

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE III

-----

SCÈNE PREMIÈRE - DON RODRIGUE, ELVIRE

ELVIRE

Rodrigue, qu'as-tu fait ? où viens-tu, misérable ?

DON RODRIGUE

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil  
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil ?  
Quoi ! viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte ?  
Ne l'as-tu pas tué ?

DON RODRIGUE

Sa vie était ma honte ;  
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE

Mais chercher ton asile en la maison du mort !

Jamais un meurtrier en fit-il son refuge ?

DON RODRIGUE

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge.  
Ne me regarde plus d'un visage étonné ;  
Je cherche le trépas après l'avoir donné.  
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :  
Je mérite la mort de mériter sa haine,  
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,  
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence ;  
À ses premiers transports dérobe ta présence.  
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements  
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire  
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ;  
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,  
Si pour mourir plus tôt je puis la redoubler.

ELVIRE

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,  
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.  
Rodrigue, fuis, de grâce, ôte-moi de souci.  
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici ?  
Veux-tu qu'un médisant, pour comble de sa misère,  
L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père ?  
Elle va revenir ; elle vient, je la voi :  
Du moins pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II - DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE

DON SANCHE

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :  
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;  
Et je n'entreprends pas, à force de parler,  
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.  
Mais si de vous servir je puis être capable,  
Employez mon épée à punir le coupable ;

Employez mon amour à venger cette mort :  
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE  
Malheureuse !

DON SANCHE  
De grâce, acceptez mon service.

CHIMÈNE  
J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE  
Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,  
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur ;  
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.  
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes :  
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE  
C'est le dernier remède ; et s'il y faut venir,  
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,  
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE  
C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ;  
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

### SCÈNE III - CHIMÈNE, ELVIRE

CHIMÈNE  
Enfin je me vois libre, et je puis, sans contrainte,  
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte ;  
Je puis donner passage à mes tristes soupirs ;  
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.  
Mon père est mort, Elvire ; et la première épée  
Dont s'est armé Rodrigue, a sa trame coupée.  
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau !  
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,  
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,

Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE

Ah ! que mal à propos  
Dans un malheur si grand tu parles de repos !  
Par où sera jamais ma douleur apaisée,  
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?  
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel  
Si je poursuis un crime, aimant le criminel.

ELVIRE

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore ;  
Ma passion s'oppose à mon ressentiment ;  
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;  
Je sens qu'en dépit de toute ma colère,  
Rodrigue dans mon coeur combat encor mon père.  
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,  
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant :  
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,  
Il déchire mon coeur sans partager mon âme ;  
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,  
Je ne consulte point pour suivre mon devoir ;  
Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.  
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;  
Mon coeur prend son parti ; mais, malgré son effort,  
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE

Ah ! cruelle pensée !  
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !  
Je demande sa tête, et crains de l'obtenir :  
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;  
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE

Quoi ! mon père étant mort et presque entre mes bras,  
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !  
Mon coeur, honteusement surpris par d'autres charmes,  
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !  
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur  
Sous un lâche silence étouffe mon honneur !

ELVIRE

Madame, croyez-moi, vous serez excusable  
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable ;  
Contre un amant si cher, vous avez assez fait,  
Vous avez vu le roi ; n'en pressez point l'effet,  
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;  
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,  
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE

Mais vous aimez Rodrigue, il ne peut vous déplaire.

CHIMÈNE

Je l'avoue.

ELVIRE

Après tout que pensez-vous donc faire ?

CHIMÈNE

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,  
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV - DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE

DON RODRIGUE

Eh bien ! sans vous donner la peine de poursuivre,  
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMÈNE

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi ?  
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

DON RODRIGUE

N'épargnez point mon sang ; goûtez, sans résistance,  
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE

Hélas !

DON RODRIGUE

Écoute-moi

CHIMÈNE

Je me meurs.

DON RODRIGUE

Un moment.

CHIMÈNE

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE

Quatre mots seulement ;  
Après, ne me répons qu'avec cette épée.

CHIMÈNE

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

DON RODRIGUE

Ma Chimène...

CHIMÈNE

Ôte-moi cet objet odieux



Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,  
Pour accroître ta colère, et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE

Plonge-le dans le mien,  
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue  
Le père par le fer, la fille par la vue !  
Ôte-moi cet objet, je ne puis le souffrir :  
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

DON RODRIGUE

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie  
De finir par tes mains ma déplorable vie ;  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
Un lâche repentir d'une bonne action.  
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte  
Déshonorait mon père, et me couvrait de honte.  
Tu sais comme un soufflet touche un homme de coeur.  
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :  
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;  
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.  
Ce n'est pas qu'en effet, contre mon père et moi,  
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi :  
Juge de son pouvoir : dans une telle offense  
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance.  
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,  
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt,  
Je me suis accusé de trop de violence ;  
Et ta beauté, sans doute, emportait la balance,  
À moins que d'opposer à tes plus forts appas  
Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;  
Que malgré cette part que j'avais en ton âme,  
Qui m'aima généreux me haïrait infâme ;  
Qu'écouter ton amour, obéir à ta voix,  
C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.  
Je te le dis encore, et, quoique j'en soupire,

Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire :  
Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter  
Pour effacer ma honte, et pour te mériter ;  
Mais, quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,  
C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :  
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.  
Je fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.  
Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;  
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :  
Immole avec courage au sang qu'il a perdu  
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

#### CHIMÈNE

Ah ! Rodrigue ! il est vrai, quoique ton ennemie,  
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;  
Et, de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,  
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.  
Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,  
Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :  
Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;  
Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.  
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;  
Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :  
Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,  
Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.  
Hélas ! ton intérêt ici me désespère.  
Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,  
Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir  
L'unique allègement qu'elle eût pu recevoir ;  
Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,  
Quand une main si chère eût essuyé mes larmes,  
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;  
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû ;  
Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,  
Me force à travailler moi-même à ta ruine.  
Car enfin n'attends pas de mon affection  
De lâches sentiments pour ta punition.  
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,  
Ma générosité doit répondre à la tienne :  
Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;  
Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

#### DON RODRIGUE

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne :  
Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;  
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,  
Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.  
Attendre après mon crime une lente justice,

C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.  
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.  
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?  
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;  
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,  
Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,  
Ta générosité doit répondre à la mienne ;  
Et pour venger un père emprunter d'autres bras,  
Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :  
Ma main seule du mien a su venger l'offense,  
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE

Cruel ! à quel propos sur ce point t'obstiner ?  
Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !  
Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage  
Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.  
Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir  
Aux traits de ton amour, ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse,  
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?  
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,  
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.  
Ton malheureux amant aura bien moins de peine  
À mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE

Tu le dois.

CHIMÈNE

Je ne puis.

DON RODRIGUE

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?  
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,  
Que ne publieront point l'envie et l'imposture !  
Force-les au silence, et, sans plus discourir,  
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie ;  
Et je veux que la voix de la plus noire envie  
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,  
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.  
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême  
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.  
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ ;  
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.  
La seule occasion qu'aura la médisance,  
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :  
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE

Que je meure !

CHIMÈNE

Va-t'en.

DON RODRIGUE

À quoi te résous-tu ?

CHIMÈNE

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,  
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;  
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,  
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE

Ô miracle d'amour !

CHIMÈNE

Ô comble de misère !

DON RODRIGUE

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE

Rodrigue, qui l'eût cru ?

DON RODRIGUE

Chimène, qui l'eût dit ?

CHIMÈNE

Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît ?

RODRIGUE

Et que si près du port, contre toute apparence  
Un orage si prompt brisât notre espérance ?

CHIMÈNE

Ah ! mortelles douleurs !

DON RODRIGUE

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE

Adieu ; je vais traîner une mourante vie,  
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi  
De ne respirer pas un moment après toi.  
Adieu ; sors, et surtout garde bien qu'on te voie.